

Technologies
Idéologies
Pratiques



PSYCHISME ET HISTOIRE

Avec le concours du Centre National des Lettres
Volume VIII n° 1 à 4
Publication de l'Université de Provence

Technologies **I**déologies **P**ratiques

Volume VIII 1-4

Sommaire

Avant-Propos : Voici dix ans J.-P. Poitou	3
Discours d'ouverture J.-P. Vernant	9
Le Psychisme comme fait d'histoire	
Rapport introductif Ph. Malrieu	17
Histoire et vérité : conception de la mémoire en psychanalyse M.-F. Bonnet	25
Les fonctions du jeu chez les moralistes du XVIIe siècle M. Chastaing	35
Avancées et blocages dans l'histoire de la volonté M. Dambuyant	55
Pour une histoire de la psychologie historique - Lettres et notes d'I. Meyerson R. Di Donato	65
L'historicité des névroses ou l'histoire des psychiatres G.J.-M. Hutschemaekers	93
La puissance et l'acte C. Leroy	101

ISSN 0181-0545

De l'acte aux œuvres et de l'acte d'autofaçonnage T. Orel	109
Historicité de la mémoire H.-F. M. Peeters	123
Le travail, creuset des pratiques	
Rapport introductif J.-P. Poitou	131
Psychologie historique et histoire du travail M. Battini.....	151
Perdurabilité et changement de représentations du travail P. Bouvier.....	161
Condition salariale et travail comme totalité J. Broda	167
Histoire du travail : temps libre et changement d'individualité J. Dumazedier.....	175
Le travail de l'artisan, creuset de pratiques symboliques Ch. Gadéa	187
Les pratiques ouvrières et la constitution des savoirs professionnels Y. Lucas.....	203
Temps, rythmes et durées	
Rapport introductif M. Hurtig	213
Histoire individuelle et individualisme dans l'histoire P. Tap.....	221
Historicité/historialité : temps et personne A. Fernandez-Zoïla	233
Le récit de vie d'un militant Bassis : à l'intersection de la psychologie et de l'histoire H. Le Thierry	241
Mémoire autobiographique et analyse rétrospective des changements identitaires	

Histoire de la mémoire H.-F. M. Peeters.....	261
Pourquoi maintenant ? E. Apfelbaum	267
Programmation des émissions de radio-télévision et budget-temps A.-J. Tudesq	279
Spécificités du mode de vie des travailleurs postés J.-M. Ramos	289
Les représentations culturelles du temps comme condition de l'histoire W. Grossin.....	297
Le temps dans l'étude psychologique de l'enfant G. Netchine-Grynberg et S. Netchine.....	303

Mentalités, représentations, idéologies

Rapport introductif C. Fronty	315
Les enseignements des écrits sur l'histoire intellectuelle pour les psychologues sociaux A. Cordier	323
Le manuel scolaire et la construction sociale de la réalité Ch. Jacob	333
L'ironique destin de Pierre l'ébouriffé N. Feuerhahn.....	343
Eléments pour une psychologie historique du rite du serment sanglant Ph. Oliviero	353
Une ville à histoires : Marseille A. Donzel	363
Remarques sur la question de la solidarité au XIXe siècle D. Cochart, D. Davoult, Cl. Haroche	371
La représentation : à l'articulation du sujet et de l'objet A. Giami	379

Sur la non historicité de certains processus cognitifs Cl. Flament	389
Pensée sociale et historicité D. Jodelet	395
Instigation historique des conduites et des processus psychologiques Ph. Malrieu	409
...et après ? J.-P. Poitou	423

Éléments pour une psychologie historique du rite du serment sanglant

Philippe Oliviero*

"..tu ne sais pas ce qu'est une vague morte depuis trois mille ans, et qui renait en moi pour périr encore..."

Jules Supervielle, Juillet 1920.

Signe électif de l'expression concrète de la personne, le sang objective une conception de l'être où la substance fluente ancre non seulement l'identité de la personne, mais aussi ses liens à Autrui et aux Dieux. Une psychologie historique du rite du serment sanglant doit permettre l'explicitation de la motivation des matières et des formes du signe, en fonction de l'intention de l'expression mais aussi en fonction des cadres de l'expérience qui informent le processus d'objectivation. L'éloignement inexorable des poétiques du sang en tant que matière de l'incarnation et de la divinisation condamne-t-il ce rite à l'obsolescence, ou bien la spécificité des systèmes d'expression et l'expérience qu'ils informent garde-t-elle ouverte "la voie du sang" ?

Lors d'une recherche sur les représentations mentales et sociales des liquides du corps humain* nous nous sommes interrogés sur l'actualité, la forme et le sens du serment impliquant du sang humain. Cette pratique symbolique rituelle, très anciennement attestée (au moins dès le Vème Siècle av. J.C.), relève à plus d'un titre de ces journées consacrées au fondateur de la Psycho-

* Avec D. Jodelet,
Laboratoire de Psychologie
Sociale, EHESS/CNRS,
Paris.

* Laboratoire de Psychologie Sociale, EHESS/CNRS.

logie Historique, I. Meyerson et au thème "Psychisme et Histoire". Ce rite particulier de serment entre deux ou plusieurs personnes, ayant pour objet l'assertion, la promesse, ou la probation, intéresse au premier chef l'historien du droit et des institutions en ce qu'il témoigne d'une forme archaïque d'alliance qui, à l'étonnement de beaucoup, se perpétue toujours aujourd'hui. A lui de décrire les temps et les lieux de ses manifestations, de ses métamorphoses, de ses modalités d'usage et de rapporter les significations qu'il supporte.

Mais le serment sanglant intéresse aussi le psychologue social soucieux d'histoire, non seulement de l'histoire de l'objet qu'il étudie, mais aussi de l'histoire des actes et des catégories mentales qui président à l'instauration, à la pérennité et au déclin de cet acte d'engagement de la personne. Sa tâche est de décrire et comprendre les processus ou fonctions psychologiques susceptibles de produire avec une constance sans pareil au regard de ce long passé, un signe ou un symbole (rite lorsqu'il est en acte, mythe lorsqu'il est en mot), en un mot, une œuvre au sens meyerssonien : ici le "vieux langage" du sang dont la valeur expressive permet un ancrage de la personne dans la substance, de même que la fixation des formes du rite dans le temps.

L'histoire des normes et des significations de ce rite permet d'appréhender le complexe et lent travail de l'objectivation des fonctions psychologiques dans l'œuvre, et du système d'expression qui la spécifie. Mais l'histoire éclaire aussi le travail inverse de subjectivation, c'est-à-dire le rejaillissement sur la personne des formes et des sens de l'objet créé et expérimenté, par son intégration au pensant en tant que catégorie (au sens maussien) à "l'outillage mental" de Lucien Febvre. Le sang, le seul organe liquide, fut et reste l'une des matières essentielles d'une "histoire de l'incarnation" de la Personne.

Après la description succincte de quelques données de notre enquête sur l'actualité de ce type de serment, nous donnons quelques éléments de réflexion, quelques jalons pour répondre à la question de la motivation symbolique des éléments du rite, c'est-à-dire pour reconnaître les motifs tant formels que significatifs qui assurent la création et la pérennité du serment sanglant. Plus précisément ici, pourquoi le sang, matière fluide, ancre-t-il depuis si longtemps l'expression concrète de la personne ? Autrement dit, quelles sont les fonctions psychologiques nécessaires à l'actualisation, c'est-à-dire à la construction et à la reconstruction des significations léguées sous une forme spécifique d'expression ? Et quel est le fondement des attitudes que ces croyances déterminent tout au long de son histoire ?*

* Pour un exposé et une l'histoire et de l'actualité des normes et des significations du serment sanglant, voir : Philippe Olivier : Le Serment et le Sang, dans la revue "Droit et Culture", 1988.

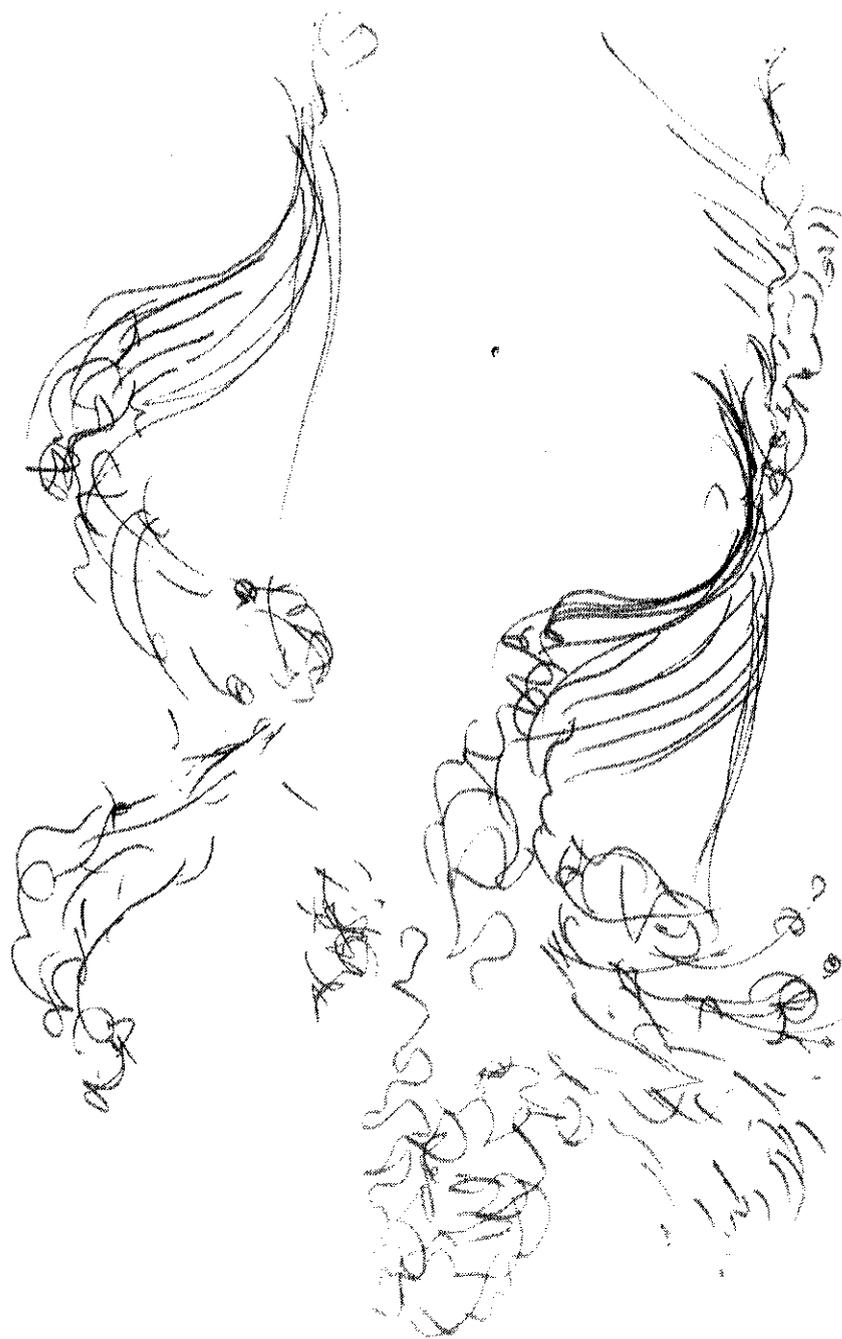
1. Actualité de la forme et du sens du serment impliquant du sang humain

Sur la centaine d'hommes et de femmes interrogés, 84 % connaissent le rite du serment sanglant, et 26 % en ont fait l'expérience. Deux motifs de l'alliance,

distincts quant à la nature de l'intention des acteurs, sont à retenir. En premier lieu, la volonté qu'ont les enfants de "devenir frères" en "faisant frère de sang", ou bien le rêve réalisé des adolescent(e)s qui se jurent amitié, amour et fidélité "pour la vie". Cet acte d'alliance entre deux personnes, rarement plus, est issu quant à ses modalités concrètes de réalisation, parfois de l'imitation spontanée des "grands frères", au propre comme au figuré, selon le modèle de la transmission ininterrompue des traditions ludiques enfantines, parfois de la reprise de scènes de fictions livresques ou filmiques : songeons au célèbre film de Delmer Daves, "La Flèche Brisée" où "le Blanc et l'Indien mêlent leurs sangs" en signe de fraternité.

Le deuxième motif relève d'une transmission formalisée par le biais d'organisations institutionnelles, de jeunesse, comme dans le rite de la "totémisation" du scoutisme qui quelquefois, fait appel au serment sur le sang, de même que des sociétés fermées de métiers d'où ce rite de la totémisation semble provenir, compagnonnage ou Franc-Maçonnerie. Souvent accompagnés de paroles relatant les raisons et le sens de l'acte, trois gestes définissent la forme cérémonielle. "Faire frère de sang", c'est se couper à la main, au poignet ou au doigt, appliquer les plaies l'une contre l'autre afin que "les sangs se mêlent" et ne deviennent plus "qu'un seul et même sang" qui désormais "coulera dans nos veines". Le deuxième geste consiste en l'absorption du ou des sangs, ou bien son équivalent symbolique comme le vin du rite eucharistique chrétien. Le dernier geste (remémoration de Faust ?), est relatif à la signature d'une plume encrée de son propre sang, d'un document où sont stipulés les termes de l'engagement contracté.

Matière élective de l'acte rituel, le sang est conçu comme une substance "à soi", ou "de soi", expression secrète de la vie, une "essence" profonde et intérieure, le "propre" qui authentifie et concrétise la personne : tel un ambassadeur, parfois bien plus, "mon sang, c'est moi". Le sens du rite trouve son expression privilégiée dans la matière même qu'est le sang. Représentation concrète de l'avènement d'une relation, voire de la naissance d'un être nouveau, la cérémonie est pensée selon la riche et longue tradition du symbolisme du lien. Le serment, outre les paroles proférées (description de l'acte, du motif de l'union, et parfois imprécations conditionnelles en cas de rupture de l'engagement...) unit les contractants par cette propriété singulière qu'ont les liquides de se mélanger, de se "lier" jusqu'à ne plus faire qu'un, communion substantielle tout autant qu'essen-tielle. Le "mélange" des sangs assure la perduration de l'engagement par l'immersion de l'autre en soi et de soi dans l'autre. En témoignage de la force et de la véracité de l'acte, l'incision, effraction de l'enveloppe charnelle, offre au regard de l'autre -mais aussi au sien propre- un "gage" de fois une "preuve" de sincérité par le "courage" qu'implique l'accomplissement volon-taire d'une blessure occasionnant une certaine, bien que légère, souffrance.



Encre de chine de Claire BRESSON, 1966.

"...tu ne sais pas ce qu'est une vague morte depuis trois mille ans,
et qui renaît en moi pour périr encore...."
Jules Supervielle, Juillet 1920.

2. Brève histoire des liens du sang et de la personne

Plusieurs modalités plausibles de l'économie du phénomène peuvent être analysées. La première modalité concerne l'approche historiciste avec, comme hypothèse centrale, une simple transmission culturelle des contenus représentationnels le long de l'histoire, assurée par une tradition orale, ou écrite (image, écriture...). Souvent, selon cette perspective, la stabilité et la cohérence de l'enchaînement des formes d'expression sont soulignées. C'est en ce sens que nous présentons les lignes de force d'une histoire de sang et du serment.

L'histoire des modalités concrètes actuelles du serment et de leurs significations, dans la mesure même où elle implique une substance aussi ancestrale et essentielle que le sang, relève plus de la cathédrale que de ces quelques lignes. Étudier exhaustivement les racines historiques complètes des matériaux qui constituent le rite (lieux d'incision, formules, imprécations, objets, matières...), c'est constater qu'ils charrient des thèmes anciens ancrés au cœur de trois grandes traditions fondatrices de notre civilisation.

Racines indo-européennes, bases du thème fondateur d'une archéologie de l'anthropologie psychologique, le poly-psychisme, catégorisant les fonctions supérieures de l'être en une "âme-vie", liée au sang et aux liquides en général comme le perpétuèrent les développements de la physique psychologique des quatre éléments et de la médecine humorale grecque. Racine sémitique ensuite qui, par le biais de l'anthropologie hébraïque, transmet la double croyance en une "âme-vie" (nephesh), résidante ou consubstantielle au sang et en une "âme-esprit" (ruah) de nature non charnelle dotée parfois d'une existence post-mortem. De la tradition chrétienne, enfin, mentionnons les presque deux mille années d'édification et de transmission du rite de la communion "au Corps et au Sang du Christ". L'Eucharistie est une action de Grâce qui se fonde dans le mystère de l'édification du Corps mystique du Christ, au principe même du modèle théologique de l'édification séculaire de la société chrétienne, la "Cité de Dieu" chez Augustin. La communauté devient un seul corps uni par un seul sang, celui du "Fils de Dieu", présence réelle opérée par la transsubstantiation du vin consacré en sang lors de la messe. Substance vivante, théophore, le sang est profondément ce qui, dans l'être, n'appartient pas à l'être mais à Dieu, son Créateur. Organe privilégié de la psyché objectivée, le sang est matière médiatrice, principe concret de liaison, entre les hommes et les dieux et entre les hommes eux-mêmes, mais "in Deo".

A partir du XIII^{ème} siècle on peut observer le renversement de la valeur du sang qui, de substance théophanique (présence réelle du Dieu dans le vin/sang) et théophore (l'âme réside dans le sang, et l'âme, créée par Dieu, lui appartient), devient, par les récits des pactes de sang avec le Diable et les puissances de l'au-delà, une substance diabolique, d'abord avec "La Légende de Thoéphile" de Rutebœuf au XIII^{ème} siècle, ensuite au XVI^{ème} siècle les légendes du "Volksbuch" qui rapportent les exploits et aventures du "Magister

Faustus". Le Diable ne s'y trompe pas lorsqu'il demande que ce sang se répande, mêlé aux lettres du nom du signataire, au bas du contrat : ce sang sacrificiel, depuis Abraham, Moïse et le Christ, signe la présence concrète et matérielle de Dieu parmi et à l'intérieur des êtres et l'offrande de l'abdication du pouvoir de l'homme sur lui-même et sur le monde. Pour preuve de la "vente de son âme au Diable", les gouttes de sang se répandent, encre rouge authentifiant l'être qui s'abandonne et délaisse ce qui en lui est plus que lui, ce qui le "relie" et l'ancre dans son principe vital et spirituel. N'est-ce pas là une réponse à l'injonction de J. Joyce : Ecris-le, bon sang, écris-le ! : "Je me suis engagé envers le diable par un écrit signé avec mon propre sang, promettant d'être à lui corps et âme, pour l'éternité*".

Le XVIème siècle voit la création de rites sélectifs d'entrée dans des sociétés de métiers, comme les compagnonnages, et la réapparition du serment sur le sang avec le rituel connu sous le nom de "la saignée"*. Il semble que le sang s'anthropomorphise, devienne matière d'alliance temporelle entre des hommes voués au secret et aux imprécations en cas de rupture du silence à observer sur les secrets de métiers. Mais la mécanisation ne tardera guère à déposséder de leurs "secrets" les artisans et à reproduire automatiquement ce qui jusque là était geste sacré, réservé à un petit nombre.

Ultérieurement, des sociétés issues du Compagnonnage, telles que la Franc-Maçonnerie au XVIIIème siècle et le Scoutisme au XXème siècle (D. Ligou, 1987), ont parfois repris ce rituel de "la saignée" et du serment sur le sang. Dans ces sociétés plus ou moins secrètes, le sang assure un lien "horizontal" entre les individus, en tant que gage de foi et de courage. Figure concrète de la totalité de l'être, quintessence substantielle -au sens de la synthèse et de l'unité supérieure des quatre éléments de la physique traditionnelle- il présente l'être et la force de son implication dans la société à laquelle il s'agrège.

En bref, le sang est le terme médiateur de trois absences, de trois "objectivations" conceptuelles fondamentales et fondatrices propres à l'expérience des individus de nos sociétés. D'abord, le sang est un "moi". Il ancre l'identité de la personne, et, de matière intime ("intimus", le superlatif de l'intériorité), le sang devient matière de "subjectivation" en tant "qu'organe de l'âme" ou de "la conscience". Ou plutôt matière d'une objectivation du sujet, tentative toujours repensée de l'incarnation de l'être dans ces chairs qu'il ne rencontre en tant qu'objet qu'après qu'elles l'eurent constitué entant que sujet. Ensuite, il assure deux passages au-delà du "moi" individuel : le sang incarne l'union, la communion avec Autrui, être autonome et pourtant si proche, comme dans les rêveries de l'origine commune, mythique, cosmologique ou biologique, qu'on l'appelle Eve, proto-plasma ou lignage, ; ou même minérale chez Supervielle pour qui ce sang "vient du fond des âges et prend sa source dans les pierres" (Vertige). Aux limites de l'espace solide du corps, au traditionnel "principium individuationis", s'oppose la phénoménologie existentielle d'un Max Scheler (M. Scheler, 1928) qui plaide pour une "sympathie" réelle et substantielle, véritable fonction gnoséologique de la sphère thymique. Ici les limites sont abandonnées au profit de la liquidité

* Extrait du Volksbuch de Zacharias Hogel de 1580, cité par R. Dabezies : Le mythe de Faust, Paris : Armand Colin, 1972.

* L'historien E. Coornaert donne quelques textes relatifs à la pratique de la "saignée", dans "Les Compagnonnages", Paris, Les Editions Ouvrières, 1966.

sanguine sinueuse et pénétrante, pour créer une relation, une entité nouvelle, comme dans la pseudo parenté des fraternités de sang ou dans l'élan passionné de l'aube des échanges amoureux.

Enfin, par l'immersion de l'être dans le surnaturel, par sa médiation verticale entre l'homme et les puissances de l'Invisible, Dieu ou Diable -ces êtres au corps absent- le sang est cette frontière fluide et humide qui donne accès au divin incarné et à l'humain divinisé (J.-P. Vernant, Ch. Malamoud, 1986 ; et l'article de Joseph Moingt consacré au polymorphisme du corps divin dans le christianisme).

3. Jalons pour une psychologie du serment sanglant

Ce court aperçu historique de la richesse et de la profondeur des liens qui unissent le sang à la Personne, à Autrui, à Dieu et aux puissances surnaturelles nous enseigne que si l'histoire est le lieu de l'apparition, du déploiement, et de la mort des œuvres que l'on peut situer chrono-logiquement, elle ne peut nous donner le motif de la création de l'objet et du signe, son efficace dans la formation du sens, bien qu'elle en déroule les conditions. L'approche historique fait donc intervenir essentiellement le processus d'imitation, qui permet de penser la répétition, et donc la stabilité des systèmes d'expression symbolique. C'est ainsi que le mode d'agrégation rituel à des institutions perpétuerait la tradition du serment sanglant.

La seconde modalité du phénomène, qui intègre dans une perspective plus large l'approche purement historiciste, fait l'hypothèse d'une activité de l'esprit humain orientée vers la création d'actes de parole, de gestes, d'images et de matières, concernant la réalité présente ou à construire. Ces activités de construction de signes et de significations se soumettent l'une l'autre, la richesse des significations s'intégrant à la rareté des matières des systèmes d'expression des signes. Ainsi, et à l'inverse de l'historicisme, l'esprit humain peut être envisagé comme ayant cette capacité de produire un même type de signe pour signifier la réalité : Par une sorte d'inclinaison "naturelle" de l'activité mentale, le pensant dans l'homme en arrive toujours à penser une même pensée (des lois par exemple), ou bien une même pensée ne se formule qu'à l'intérieur d'un même système d'expression dans la mesure même de la finitude de la spécificité des matériaux. Peut-être en est-il ainsi du symbolisme du lien et de la liquidité des matières qui le signifient.

De nombreuses théories ont tenté de comprendre ce rapport entre la forme expressive, la matière, sa signification et l'idée qui préside à son élaboration. Des esthéticiens français comme Henri Focillon qui décrit la morphologie des œuvres, leurs rapports et leurs décalages avec les autres formes d'expression culturelle, ou bien encore Emile Male qui le premier intégra l'idée

dans la forme, et la motivation de la forme par l'idée, ont jeté les bases de la réflexion.

Plus spécifique des théories psychologiques, on peut faire appel à la fonction de différenciation structurale des éléments, telle que le rapport fond/forme de la psychologie gestaltiste. En demandant à la personne d'authentifier son engagement par l'implication de son sang, le rite institue un mode d'être spécifique à cette substance en la détachant du "fond informel" des substances du corps. La mise en relief du sang en tant que vecteur représentatif de l'être le signifie en tant que substance "plus soi" que les autres. C'est un processus de "sémantisation" par différenciation et contiguïté.

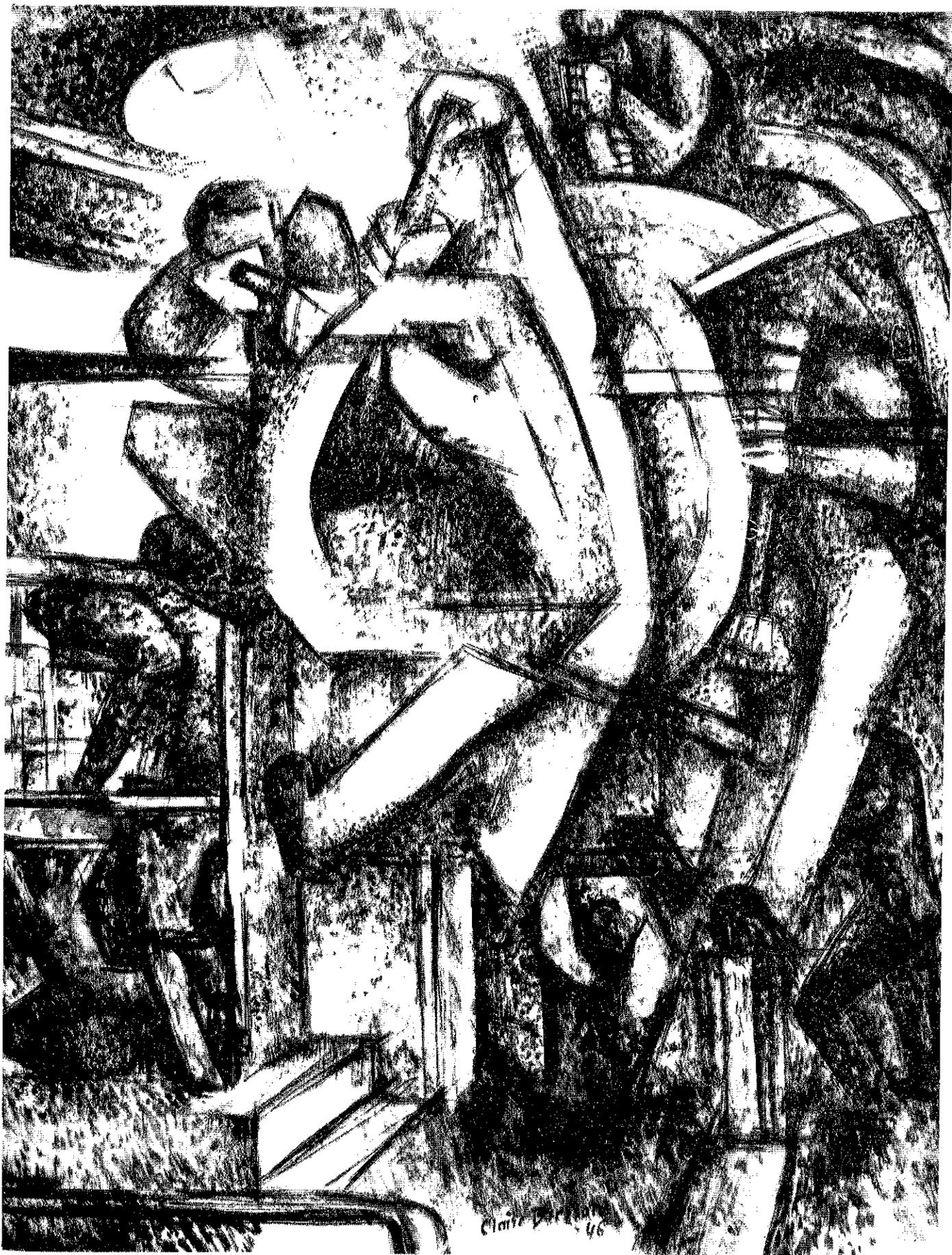
De la psychologie de la Forme provient de même la notion de "sympathie symbolique", relation analogique qui par isomorphisme lie un motif esthétique à un contenu thymique : chacun garde en mémoire les traditionnelles lignes courbes et brisées, les sonorités "takete" et "maluma" et les émotions qu'elles font naître, harmoniques ou dysharmoniques.

Mentionnons l'approche affectivo-émotionnelle où l'assimilation symbolique de la personne à son propre sang serait l'objectivation d'expériences émotionnelles. En effet, les phénomènes de sympathie comme le rougissement ou les manifestations du rythme cardiaque présents lors d'émotions sont "l'expression naturelle" de la personne. Le sang, siège de l'expression, devient la matière privilégiée de l'identité personnelle, soit par expérience sensible (théorie de l'éveil physiologique), soit par l'effet des idées reçues des constructions linguistiques (la "métonymie physique" répertoriée par Fontanier (1977)).

La contre-hypothèse, soutenue par des théories cognitives de l'émotion, conteste le naturalisme de l'expérience au profit de l'attribution sociale de la signification des manifestations des organes du corps. Il n'existe pas de sémiologie naturelle des expressions vitales, et la médiation des représentations sociales est obligée. La controverse de jadis sur les "organes de la pensée", le cœur contre le cerveau, reste le modèle privilégié de la problématique ("l'esprit n'est que ce sang qui fait battre mon cœur" d'Empédocle).

L'approche onto-génétique des représentations et des expériences du corps est le prolongement des théories des "organes de l'âme". Des psychologues piagétiens ont pu mettre en évidence que le développement de la connaissance des parties et des systèmes corporels est lié au développement des structures intellectuelles. C'est ainsi que A. Munari (1976) a montré la précocité des représentations du système sanguin par rapport aux autres systèmes corporels, digestif, osseux ou cérébral. L'explication repose sur l'identité perceptive que présente le sang partout où l'on se pique. La représentation du système sanguin est d'emblée complète car elle ne repose pas sur des opérations d'intégration de parties au tout.

Le rite est un phénomène plastique, aussi est-il redevable d'une approche esthétique, ou morpho-sémiologique. L'objectivation dans les signes, la symbolisation, est la fonction psychologique qui crée et expérimente les



Les ouvriers riveteurs à la S.N.C.A.S.E. en 1946- Gouache de Claire
BRESSION d'après des croquis pris à l'usine.

...." Cela se passait en 1946. Les ouvriers représentés rivetaient les charpentes d'avions. Il y avait à cette époque une sorte de concours de vitesse entre les équipes de deux fuselages en fabrication. Au premier abord, on voyait peu les hommes; au bout d'un moment on les découvrait dans toutes les positions, insérés dans les charpentes..."
C. Bresson, lettre à Y. Lucas, août 1988.

symboles. Cette fonction a une histoire, ce qui permet de penser l'objet créé par delà l'arbitraire du signe (approche de la linguistique structurale), du déterminisme biographique (approche psychanalytique), et de l'archétype (approche de la psychologie analytique, et théorie de l'a-causalité de l'image chez le vieux G. Bachelard).

G. Dumas (1934) définit le symbole comme une traduction concrète qui fait passer "sur le plan sensible une chose qui ne l'était pas", ou "une chose qui ne tombe pas sous le sens". Or le sang objective trois constructions conceptuelles du lien, la Personne, Autrui et Dieu, éminemment redevables de la symbolisation puisqu'ils "ne tombent pas sous le sens".

I. Meyerson (1986), défendant une conception empiriste du signe, ajoutait que "tout signe est dès l'origine orienté et spécifié dans sa matière et sa structure". "Il n'y a pas de signe sans matière", ni non plus de matière sans une forme, qu'il définit par "la délimitation, la finitude... la différenciation interne et l'articulation..., la séparation, la répartition, l'ordre... Si... la pensée commence avec l'exclusion, l'espace est un des symboles les plus clairs de cette obligation d'exclure". Retenons donc quelques-unes des caractéristiques matérielles du sang, dans la perspective de la relation de la partie au tout, trope que Fontanier (1977) désignait comme "synecdoque de la matière" ou "compréhension" qui revient à dire "le plus pour le moins et le moins pour le plus".

L'ubiquité de ce liquide unifie toutes les parties de l'espace des chairs et manifeste l'unité du corps de la personne. La divisibilité du liquide rend inaltérables sa qualité et son essence en tant que sang. Si le cœur divisé en ses parties n'est plus le cœur, la goutte de sang reste sang. Sur ce principe d'infinitésimalité (la magie homéopathique de Frazer) repose l'une des craintes actuelles liées à la transfusion sanguine : "Dans une goutte de sang, il y a la personne tout entière". Liquide, le sang épouse les limites des lieux où il séjourne : il est contenu, matière de pli, de repli, de creux, donc de profondeur intérieure, cachée et secrète.

Il est matière de l'alliance et de l'unité : si l'être humain cherche à se soustraire à la fixité de l'isolat, des monades que créent l'espace des corps, s'il cherche à rompre et à dissoudre l'insularité de son être que la perception visuelle de la discontinuité des corps impose, alors il s'immerge dans le fleuve des êtres, il abandonne les matières trop solides pour s'étendre indéfiniment dans les matières fluentes, pour se fondre dans la sphère infinie de la gouttelette*. Il rejette la juridiction bornée de son enveloppe, inversant le dessein du Dieu d'Hölderlin "qui fait l'homme comme la mer les continents, en se retirant". Comme un creuset où se fond l'être (un fond et une fonte), la goutte sanglante se mêle au sang de l'autre, au cœur du creux de l'autre, emplissant l'espace stigmatisé par Claudel, dans le Cantique de l'Ombre "où finit le corps sinon où l'autre corps à lui se fait sentir ?".

La méditation d'I. Meyerson sur le procès de l'œuvre en tant qu'objectivation dans les signes, trouve son mode sur le grave, le solide, plutôt que sur le fluent, le liquide. Le "psychisme hydrant" de G. Bachelard obéit peu au

* Georges Poulct, 1961, analyse l'infinitésimalité cosmique de la goutte à partir de l'aphorisme latin : "Eus est phæra cujus centrum ubique, circumferentia nusquam" ; "Dieu est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part". Citons ce quatrain de Schiller, An die Freude : "Was den grossen Ring bewohnet, / Huldige der Sympathie ! / Zu den Sternen leitet sie, / Wo der Unbekannte thronet". (Que tout ce qui habite le grand cercle / Rende hommage à la sympathie ! / Elle conduit vers les étoiles / Où trône l'Inconnu"). (cité p. 11 in M. Scheler, 1928).

schème de la séparation, de la délimitation, alors qu'y règne celui de la communion, du mélange et de l'indistinction. "Je ne vis pas l'infini, parce que dans l'infini on n'est pas chez soi" écrit G. Bachelard. Jean-Pierre Vernant rappelle dans sa note introductive qu'I. Meyerson non plus n'était pas chez lui dans le vague, l'informel, l'indéfini du mouvant.

Construit par l'intellect qui s'est assimilé les propriétés concrètes de la matière et qui par homomorphisme créa l'analogie entre la matière concrète du signe et l'intention abstraite de l'union des êtres, le serment sanglant s'est perpétué jusqu'à aujourd'hui dans la mesure où le rite a fixé, solidifié en tant qu'objet cette communion liquide. Ce double mouvement de l'objectivation, de la fonte du solide dans la matière du signe et de la solidification du liquide dans les formes du rite, qui en assure ainsi la permanence temporelle, I. Meyerson pouvait l'observer en suivant le travail de l'aquarelliste Claire Bresson, sa compagne. La technique de l'aquarelle, des lavis ou des sanguines, qui concrétise l'œuvre liquide et colorée, est ce geste qui travaille une matière qui se floue, se délie : les formes et les teintes émergent de proche en proche, fondues dans leur continuité. Le mélange des sangs est une sanguine incarnée d'êtres de chair et le rite en est le tableau achevé. "La pensée est consubstantielle à sa matière" écrit I. Meyerson. On ne peut mieux dire du sang, ce signe incarné et incarnant.

Mais, dans ce cas, quels changements s'imposent-ils à la pensée lorsque le signe se modifie au cours du temps : et réciproquement, comment évolue le signe lorsque les cadres de l'expérience se transforment ?

A ce sujet, peut-être conviendrait-il de reprendre une problématique importante, legs d'une intuition du siècle dernier, qui, à partir de la loi de la récapitulation de la phylogénèse par l'ontogénèse de Hæckel, associe constamment les modes de l'expérience des peuples archaïques et ceux des enfants. Le rite du serment sanglant repose sur le maniement concret de l'objet sur lequel porte l'opération intellectuelle d'inclusion et correspond en ce sens au stade intellectuel des opérations concrètes de J. Piaget. Rappelons que pour ce dernier les opérations intellectuelles sont des actes intériorisés opérant sur des représentations concrètes ou abstraites de l'objet selon le stade de développement.

Alors nous pouvons nous demander pourquoi ce qui s'est presque universellement expérimenté et objectivé dans le rite du serment sanglant tend-il à disparaître, du moins à ne persister que sous des formes euphémisées ? La montée constatée de l'abstraction de l'universalisation des opérations intellectuelles purement formelles condamne-t-elle les formes rituelles à l'exotisme sauvage ou folklorisé ? Rend-elle obsolètes les systèmes d'expression symbolique concrète, surtout ceux qui ont un caractère sacrificiel en relation aux matières du corps ? Ce processus peut être celui de l'évolution même de la culture, adoucissement esthétisant des formes vitales et approfondissement abstraitif mais désincarnant du mode de connaissance et d'expérience des êtres et des objets. Ou bien la positivité de la science écume-

t-elle les franges "poétiques" (non scientifiques) de nos représentations du monde ?

Seules ces marges essentielles (épaves des mondes anciens ?) - magie du modeste serment de l'enfant, passion amoureuse des jeunes amants, mystère rugueux de l'homme du métier, rêve du poète ou vision eschatologique du religieux- rêvent désormais leur présence à ce liquide de vie et de l'union, à cette matière de l'unité de l'être et des êtres. Elles continuent par là d'attester la profonde méditation humaine, l'antique anthropologie pour laquelle l'insoutenable partition des corps qui, de Platon à la Bible, résulte de la chute et du péché, trouve son terme salvateur et réparateur dans l'élaboration d'une alliance cosmique, réalisée par l'Homme Universel, ce Panentrophe, le Plérôme de l'humanité dont le sang fut le matériau d'élection.

Bibliographie

- Dabiez, R. (1972). *Le mythe de Faust*. Paris : Armand Colin.
- Dumas, G. (1934). *Nouveau Traité de Psychologie*. Paris : Alcan.
- Fontanier, J. (1977). *Les Figures du Discours ; Traité de rhétorique du XIXème siècle*. Paris : Flammarion.
- Ligou, D. (1987). *Dictionnaire universel de la Franc-Maçonnerie ; 1ère ed. Navarre Prisme, 1974 ; rééd. aug. 1987.*
- Meyerson, I. (1986). Le signe et les systèmes de signes (1962). in : *Ecrits, 1920-1983*. Paris : PUF.
- Munari, A. et al. (1976). *L'anatomie de l'enfant ; étude génétique des conceptions anatomiques spontanées*. Arch. Psycho. XLIV, 171.
- Oliviero, P. (1988). Le serment et le sang. in *Droit et Culture*.
- Poulet, G. (1961). *Les métamorphoses du cercle*. Paris : Plon.
- Scheler, M. (1928). *Nature et formes de la sympathie : Contribution à l'étude des lois de la vie affective ; 1ère éd. 1913 ; Trad. franç. Paris : Payot.*
- Vernant, J.-P., Malamoud, Ch. (1986). Le Corps des Dieux, (Eds) *Le Temps de la Réflexion, VII*, Paris : Gallimard.